



## Laurent Gaudé dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



**On vit encore pendant que tout le monde dort !**

LAURENT GAUDÉ : Bonjour.

JÉRÔME COLIN : Bonjour, bonjour.

LAURENT GAUDÉ : J'ai une petite heure d'échappée, vous me feriez un petit tour de Bruxelles ?

JÉRÔME COLIN : Tout à fait. Avec plaisir même.

LAURENT GAUDÉ : Merci beaucoup.

JÉRÔME COLIN : Il n'y a vraiment que les écrivains pour avoir à ce point du temps à perdre.



Regardez la diffusion d' [Hep Taxi !](#) avec Laurent Gaudé sur [La Deux](#)

LAURENT GAUDÉ : Une heure, c'est pas grand-chose dans une journée quand même. J'aurais préféré vous dire ça la nuit.

JÉRÔME COLIN : Ah, vous aussi ?

LAURENT GAUDÉ : Ah oui. Surtout dans un taxi. C'est mieux. Non ?

JÉRÔME COLIN : Je suis entièrement d'accord. Vous êtes un oiseau de nuit ?

LAURENT GAUDÉ : Je suis un oiseau de nuit contrarié. Je l'étais et c'est mon rythme naturel mais c'est vrai qu'après, avec la vie de famille, les enfants, tout ça, on est obligé de se lever le matin, c'est douloureux et voilà.

JÉRÔME COLIN : Et donc on arrête petit à petit.

LAURENT GAUDÉ : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Au début on se dit non ça ne changera rien !

LAURENT GAUDÉ : Exactement et après on peine et finalement on se dit bon je vais peut-être essayer d'apprendre à travailler le matin. Mais non je préfère et puis je pense qu'il y a un truc avec l'écriture la nuit qui... ce n'est pas pareil.

JÉRÔME COLIN : Qui est dû à quoi à votre avis ? Juste à l'obscurité ou au fait que le monde s'est temporairement arrêté ?

LAURENT GAUDÉ : Oui je pense que c'est ça, je pense que c'est le calme, et puis moi je trouve qu'il y a quelque chose de l'ordre... de l'impression de voler du temps au reste du monde. On vit encore pendant que tout le monde dort. Il y a un petit plaisir à ça. Et puis c'est faire des choses en secret. L'écriture c'est un petit peu ça aussi. On se cache pour faire des petites choses dans son coin. Moi j'aime bien la nuit. Mais pas que l'écriture. Arriver dans une ville la nuit c'est génial. Qu'on ne connaît pas.

JÉRÔME COLIN : Bruxelles vous la connaissez ?

### **Je n'ai jamais écrit sur Paris... mais ce n'est pas une ville qui m'inspire !**

LAURENT GAUDÉ : Je la connais un peu oui. Je viens souvent. J'aime bien Bruxelles. Après c'est jamais pour des séjours très longs, alors c'est toujours un peu les mêmes circuits. Je ne connais pas bien.

JÉRÔME COLIN : Vous habitez Paris ?

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Où vous êtes d'ailleurs né.

LAURENT GAUDÉ : C'est vrai, je n'ai pas bougé, je n'ai même pas changé d'Arrondissement. C'est vous dire.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Cette tendance de l'être humain à l'immobilisme...

LAURENT GAUDÉ : C'est terrible. Pour un type qui essaie d'écrire sur le monde en plus, franchement.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que c'est décevant.

LAURENT GAUDÉ : Eh oui.

JÉRÔME COLIN : Parce que c'est vrai que alors là la plupart de vos romans se passent... bon celui-ci, le dernier, à Haïti, mais dans les Pouilles, à Naples...

LAURENT GAUDÉ : Oui, je n'ai jamais écrit sur Paris. C'est une ville que j'aime, je suis très content de vivre là, j'ai jamais eu envie de changer mais ce n'est pas une ville qui m'inspire. Je n'ai jamais eu le début de quelque chose qui pourrait commencer à ressembler à une idée de roman ou de nouvelle sur Paris.

JÉRÔME COLIN : Mais comment ça se fait ?

LAURENT GAUDÉ : Je ne sais pas. Je crois que j'ai besoin de l'ailleurs pour écrire, j'ai besoin qu'il y ait la machine à imagination qui se mette en marche, j'ai besoin d'être un peu étranger par rapport à ce que je vais raconter. Et puis moi ça m'intéresse parce que du coup j'apprends des tas de choses, la documentation, se rapprocher de son sujet, c'est une manière aussi de découvrir des réalités que je ne connaissais pas avant d'écrire.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Et en ce vous êtes quand même très loin de la plupart des écrivains actuels qui écrivent des romans à peu près sur la superficie de leur chambre et de leur cuisine.

LAURENT GAUDÉ : C'est exact. Ben oui, je n'aime pas tellement cette mouvance. En tout cas je ne m'y retrouve pas du tout. Je pense que la beauté de l'écriture c'est cette espèce de projection de tentative de raconter des vies qu'on n'a pas menées soi-même mais qu'on va approcher par empathie. En tout cas moi c'est ça qui m'intéresse. Mais de toute manière c'est un truc, avec l'écriture dès le début, à partir du moment où vous... si vous êtes un homme où vous décidez de mettre un personnage dans votre fiction qui est une femme, il faut abandonner l'idée de n'écrire que sur ce qu'on connaît. On est toujours face à quelque chose dont on ne va pas réellement connaître tous les détails. Et c'est ça qui est plaisant d'ailleurs. C'est ça que j'aime bien.

### **Le plaisir de raconter des histoires je crois que ça m'est venu assez tôt !**

JÉRÔME COLIN : Ça vous est venu tôt, Laurent ?

LAURENT GAUDÉ : Ca m'est venu... le plaisir de raconter des histoires je crois que ça m'est venu assez tôt. L'idée un peu plus précise de se dire tiens ce serait bien d'essayer d'écrire et éventuellement même d'en faire ta vie ça c'est venu tard parce que c'est impressionnant, ce n'est pas quelque chose qu'on peut décider comme ça...

JÉRÔME COLIN : Mais tard c'est quoi ?

LAURENT GAUDÉ : Tard c'est vers 20 ans.

JÉRÔME COLIN : Oh c'est tôt !

LAURENT GAUDÉ : 20, 21. Ah oui. Non mais je veux dire que je n'étais pas un enfant qui se disait : quand je serai grand je serai écrivain.

JÉRÔME COLIN : Quand vous étiez grand vous vouliez faire quoi ?

LAURENT GAUDÉ : J'ai eu plusieurs phases. Il y a eu un moment je voulais être facteur. Mais je précisais toujours facteur à bicyclette.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

LAURENT GAUDÉ : Oui. Ça me plaisait ça. Je ne sais pas, c'est Jacques Tati, je ne sais pas... On n'est pas loin de l'écriture en même temps. C'était l'autre côté. Distribuer les lettres. Puis je voulais être archéologue. C'est bien aussi.

JÉRÔME COLIN : Pas si loin non plus finalement.

LAURENT GAUDÉ : Oui je crois que c'est parce que j'avais vu Indiana Jones. Quand j'ai compris qu'archéologue c'était quand même passer le plus clair de son temps en bibliothèque à travailler sur des textes, j'ai changé.

JÉRÔME COLIN : Draguer des filles en Russie...

LAURENT GAUDÉ : Par exemple.

JÉRÔME COLIN : Et en même temps vous dites oh ça a été tard de décider de devenir écrivain et en même temps 20 ans pour décider de ce qu'on va faire de sa vie c'est tellement tôt.

LAURENT GAUDÉ : Mais je n'ai pas décidé à 20 ans d'être écrivain. J'ai commencé à écrire des textes en me disant que ça me plaisait, en osant les montrer parce que c'est un moment difficile, écrire pour soi et puis commencer à faire la démarche de faire lire ses textes, même si c'est au début à un cercle d'amis, mais quand même ça veut dire accepter d'être jugé. Ça c'est plus difficile. Donc au début c'était ça puis petit à petit c'est vrai que grâce à quelques rencontres il y a des gens qui vous disent oui c'est bien, oui continuez, et le rêve devient possible.

JÉRÔME COLIN : Vous vous souvenez du premier texte que vous avez envoyé à des éditeurs en vue d'être édité ?

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Dans quel état d'esprit vous étiez... C'était quoi ?

LAURENT GAUDÉ : Il y a eu deux choses. La première pièce que j'ai envoyée c'est une pièce qui était très mauvaise, que j'ai envoyée par la poste à un vieux comédien qui s'appelait Hubert Gignoux, qui était aussi directeur de théâtre, il m'a dit d'ailleurs que ce n'était pas bon, mais qu'il me proposait une sorte de compagnonnage, qu'on allait pouvoir



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

travailler ensemble, qu'il fallait que je j'envoie tout ce que j'écrivais. C'était chouette. On arrive à Sainte-Catherine non ?

JÉRÔME COLIN : Tout à fait.

LAURENT GAUDÉ : Dans le coin. Il y a des pavés.

**Mon premier roman, je l'avais envoyé à 30 éditeurs en France... j'ai reçu 30 lettres de refus !**



JÉRÔME COLIN : Oui. Et l'autre texte ?

LAURENT GAUDÉ : Et l'autre texte, ça a été vraiment mon tout premier texte édité, c'était un petit texte de deux pages que j'ai envoyé à une revue de théâtre, parce qu'ils publiaient à l'époque toujours un petit texte de fiction, je l'ai envoyé par la poste, je ne connaissais personne dans l'édition, et il se trouve que la dame qui m'a répondu était par ailleurs aussi éditrice de théâtre, chez Actes Sud. Et donc depuis ce jour-là bien voilà je suis arrivé dans cette maison d'édition, Actes Sud, et je n'ai plus bougé. Ils ont d'abord publié mon théâtre parce qu'au début je ne faisais que du théâtre et puis après quand j'ai écrit des romans je suis resté dans la Maison, ça fait 15 ans.

JÉRÔME COLIN : Eh oui !

LAURENT GAUDÉ : Eh oui !

JÉRÔME COLIN : Donc les premières parutions vous aviez 27 quoi. 26, 27 ans.

LAURENT GAUDÉ : Par-là oui.

JÉRÔME COLIN : C'est très jeune quand même.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

LAURENT GAUDÉ : 24 même. 24, 25.

JÉRÔME COLIN : C'est très jeune, voir même précoce quand même pour être édité.

LAURENT GAUDÉ : C'est vrai que maintenant en y repensant je me dis que c'est très jeune mais moi j'avais hâte, j'étais impatient, je n'ai pas trouvé ça très jeune.

JÉRÔME COLIN : Donc vous n'avez pas eu le parcours du combattant, vous n'avez pas été refusé.

LAURENT GAUDÉ : Si, si parce que là, raconté comme ça, ça a l'air super facile, mais quand même, avant tout ça il y avait un premier roman, envoyé à 30 éditeurs en France, parce que j'avais trouvé une liste des éditeurs, j'avais envoyé à tous... alors évidemment en commençant par Gallimard...

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

LAURENT GAUDÉ : Une trentaine, et j'ai reçu 30 lettres de refus. Alors voilà, non ce n'est pas facile. Ce n'est pas facile parce que quand on est jeune, on y a mis tout son cœur, on en attend énormément et les lettres de refus... alors en plus sur les 30, si mes souvenirs sont bons il doit y en avoir 28 qui étaient des lettres du type « j'ai bien reçu machin, malheureusement etc... », On sent qu'ils n'ont même pas ouvert l'enveloppe, et il y en avait 2 qui étaient plus méchantes. Et dont une, des Editions Bourgois que je salue...

JÉRÔME COLIN : Oh il va y avoir vengeance !

LAURENT GAUDÉ : Non, je dis juste, un très bon éditeur en plus, franchement, très bon éditeur, qui a édité des très grands textes, mais alors là je ne sais pas, la personne qui avait répondu s'était un peu lâchée, et donc ça se terminait par « cessez d'écrire et commencez à lire ! ». Alors voilà...

JÉRÔME COLIN : Bienvenu dans l'âge adulte, Mr. Gaudé.

LAURENT GAUDÉ : Petite claque. C'est vrai que sur le coup c'est dur. En plus moi ça me met en colère parce que les gens qui écrivent ça ils se font plaisir avec une belle formule mais ils ne savent pas qui ils ont en face. Moi j'étais assez... ça ne m'a pas fait plaisir mais j'ai survécu, mais voilà on peut être aussi un peu plus fragile, on peut être un peu plus... il faut faire gaffe quand même à ce qu'on raconte quand... surtout que j'avais mis mon âge donc ils savent bien que c'est des jeunes gens en face. Je n'aime pas tellement ce... Tout ça pour dire que ça n'a pas été... je n'ai pas attendu longtemps mais c'est vrai que...

JÉRÔME COLIN : Ça n'a pas été non plus à ce point facile.

LAURENT GAUDÉ : Non.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que dans cette lettre, qui effectivement manque gravement de tact, est-ce qu'il y a quelque chose de vrai quand même à savoir que pour bien écrire il faut avoir lu ?

LAURENT GAUDÉ : Je ne sais pas, franchement, si pour bien écrire il faut avoir lu. Evidemment il vaut mieux avoir lu un peu mais je ne pense pas que les grands écrivains soient tous d'immenses lecteurs, en tout cas pour dire les choses peut-être mieux et autrement, je pense que... comment dire, il y a des très grands lecteurs qui lisent beaucoup de choses et qui sont des lecteurs érudits, précis, qui d'abord ne sont pas forcément écrivains et les auteurs et les écrivains c'est un peu différent, il y a quand même plein de moments dans notre vie à nous où on est pris dans nos propres chantiers et dans nos propres problématiques, c'est des moments où moi par exemple je le vois, où j'ai du mal à lire. Ou je ne lis que des choses qui ont à voir avec le sujet que je suis en train d'explorer. Donc c'est une lecture assez particulière. Il faut lire, il faut aimer la lecture, il faut aimer le livre, il faut que ça soit investi, mais est-ce que c'est forcément ...

JÉRÔME COLIN : Oui c'était pas mal hein.

LAURENT GAUDÉ : Est-ce que c'est forcément de grands lecteurs ? Je ne suis pas certain. Et puis après il y a le côté, ce qu'on disait tout à l'heure, il y a l'âge. C'est comme dans les entreprises quand on demande à quelqu'un d'être à la fois jeune et très expérimenté. Quand vous recevez un manuscrit d'un type qui a 22 ans bon ben voilà il a 22 ans, il n'a pas tout lu. C'est sûr.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

**Je pense que chacun d'entre nous... qu'on soit écrivain ou pas, on a la totalité de la gamme des sentiments en soi et on la vit !**

LAURENT GAUDÉ : On leur a réglé leur compte à tous.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ?

LAURENT GAUDÉ : Non, je rigole.

JÉRÔME COLIN : Non mais vous, vous êtes un vengeur par contre.

LAURENT GAUDÉ : Je suis rancunier.

JÉRÔME COLIN : Vous avez l'air gentil comme ça...

LAURENT GAUDÉ : Oui je suis rancunier.

JÉRÔME COLIN : Et dans vos romans on sent quand même que la vengeance fait...

LAURENT GAUDÉ : J'adore ce petit café... parce que ça ne m'arrange pas votre question donc... Non je rigole.

JÉRÔME COLIN : Vous n'êtes pas le premier à me faire le coup. C'est vrai il y a un côté... Là, ici par exemple, dans votre dernier livre, ça se passe à Haïti, et bien sûr vous allez suivre un certain nombre de héros, de gens du quotidien, à Haïti soudain le 12 janvier 2010 va survenir le tremblement de terre, et puis va survenir aussi à travers l'histoire de tous ces gens, l'histoire du pays. Papa Doc, Baby Doc, etc... Et à la fin quand même des gens se vengent sur un Tonton Macoute, qui est d'ailleurs devenu taximan.

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Il s'appelle Firmin. Si ma mémoire est bonne.

LAURENT GAUDÉ : Exact.

JÉRÔME COLIN : Donc quand même, dans tous vos romans il y a quand même... « Le soleil des Scorta », il y a quand même une vengeance systématique de la part d'une population sur la famille, c'est quelque chose dont on se rend compte en tant qu'écrivain, j'aime creuser cette veine là ou c'est quelque chose qui insidieusement revient toujours ?

LAURENT GAUDÉ : Au début c'est plutôt ça, c'est-à-dire que je ne le fais pas forcément de manière consciente et réfléchie, il y a des thèmes qu'on explore et qui s'imposent un peu et puis c'est vrai qu'une fois que les textes sont publiés, en retournant parfois un peu sur les textes déjà écrits je suis bien obligé de constater qu'il y a des thèmes récurrents. Des fois ça me surprend moi-même effectivement. Le thème de la vengeance vous avez raison il est là. Manifestement il est là même souvent. Donc après oui j'essaie de... forcément à un moment donné on se demande pourquoi. Je suis un type plutôt tranquille hein. Mais oui... Non... D'abord je pense qu'on l'a en nous, je pense que... moi c'est ce qui m'intéresse dans l'écriture, je pense que chacun d'entre nous d'ailleurs, qu'on soit écrivain ou pas, on a la totalité de la gamme des sentiments en soi et on la vit. On sait ce que c'est la vengeance, on sait ce que c'est la colère, la méchanceté, la petitesse, on sait aussi ce que c'est que la fraternité, la beauté. Généralement on les vit de manière, puisqu'on vit en société, on les vit de manière mesurée, ou en tout cas contrôlée, par exemple la vengeance ou la haine, ces choses-là. Le travail d'écriture consiste aussi à aller explorer ces choses-là. Et puis je n'aime pas tellement... j'ai un petit peu du mal avec la société du pardon. Voilà, je trouve qu'on est dans une société où dès qu'il y a du mal ou un dégât ou une violence a été faite on brandit le pardon. Mais d'abord le pardon il faut qu'il soit demandé pour être accordé, donc il faut déjà laisser le temps de demander le pardon, et puis après on n'est pas obligé de le donner le pardon je trouve.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas extrêmement populaire de dire ça mais je trouve que vous avez raison.

LAURENT GAUDÉ : Voilà.

JÉRÔME COLIN : La Une de Charlie Hebdo, « Tout est pardonné », elle vous a fait un drôle d'effet ?

LAURENT GAUDÉ : Elle m'a... Je la comprends parce que vu ce qui s'est passé à Paris je pense qu'on avait envie d'une parole un petit peu apaisante et qui ne mette pas de l'huile sur le feu, mais je ne pense pas qu'elle me serait venue à moi personnellement parce qu'il faut être costaud pour dire ça juste après ce qu'ils ont vécu. Et puis en fait ce qui est un peu navrant c'est de voir que de leur part à eux il y a eu ce désir d'annoncer comme ça que tout est pardonné,



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

en fait derrière on voit bien que ce n'est pas tout à fait vrai. Ca a fait redémarrer une flambée de violence, de critiques...

JÉRÔME COLIN : Quels sont les autres thèmes qui vous sautent aux yeux dans les... combien... 8 romans ?

LAURENT GAUDÉ : 8 romans, oui.

JÉRÔME COLIN : Que vous avez écrits ? Et dans les pièces de théâtre. Les multiples pièces de théâtre. On en parlera.

LAURENT GAUDÉ : Il y a quelque chose avec la violence, qui peut prendre l'aspect d'une vengeance, qui peut prendre l'aspect d'un conflit, d'un combat, il y a beaucoup de ça. Il y a la tragédie. C'est super présent. Quand je dis la tragédie c'est souvent, j'allais dire j'aime... je saisis souvent le personnage au moment de la bascule. Vous avez une petite vie, comme vous et moi, le plus heureux possible, construisant quelque chose, avec des projets et tout et puis à un moment donné ça bascule. Ca bascule soit parce qu'il y a une guerre, soit parce qu'il y a un cataclysme, soit parce qu'il y a un obstacle, ce moment-là je le trouve intéressant. Il est très fort dramaturgiquement, il dit beaucoup de chose sur nos vies à nous, donc ça c'est assez présent. Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Je vais faire une explication de texte de mes textes, c'est horrible.

JÉRÔME COLIN : Si vous trouvez ça horrible vous ne le faites pas hein.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

## Je pense que tous les parents ont le souci de la transmission !

LAURENT GAUDÉ : Non, je rigole. Je ne sais pas, il n'y a pas que des choses... La transmission est quelque chose qui m'intéresse beaucoup aussi, entre les générations, ou d'homme à homme, même si on n'est pas du même sang, la transmission par l'amitié, la transmission par une rencontre de hasard.

JÉRÔME COLIN : Ça vous le dites quand vous parlez de votre famille notamment. Vous dites : moi je viens d'une famille de transmission, d'un clan de transmission.

LAURENT GAUDÉ : J'ai dit ça ?

JÉRÔME COLIN : Oui. Je vous ai lu dire ça. Est-ce que vous le ressentez ou pas ?

LAURENT GAUDÉ : Oui, oui.

JÉRÔME COLIN : Ca veut dire quoi ?

LAURENT GAUDÉ : Ca veut dire que d'abord mes parents avaient ce soucis-là, je pense que tous les parents ont le souci de la transmission, mais mes parents étant tous les deux psychanalystes c'est des questions qu'ils avaient réfléchies, pas en tant que parents, mais de manière générale. Qu'est-ce qu'on transmet aux enfants, qu'est-ce qu'on a reçu soi-même, ces des questions qui sont au centre de toute démarche d'abord psychanalytiques et puis... Quand on dit qu'est-ce qu'on transmet, ça peut être dans les deux sens, de quoi aussi est-ce qu'il faut préserver ceux qui vous suivent. Parce qu'on a tous un petit bagage qui n'est pas forcément merveilleux, il y a des choses qu'on peut ne pas avoir envie de transmettre. Donc voilà, de quoi il faut protéger les autres aussi.

JÉRÔME COLIN : Ils ne vous ont rien transmis de lourd vos parents ?

LAURENT GAUDÉ : Heu... de lourd ?

JÉRÔME COLIN : Un truc un peu plus lourd à porter que les autres et qui vous démange de temps en temps.

LAURENT GAUDÉ : Je pense qu'ils m'ont transmis... ils m'ont transmis leur histoire, qui dans les deux cas était une histoire compliquée, ça ils l'ont transmise, mais ils l'ont transmise donc je la connais, et je ne l'ai pas ouverte comme un paquet honteux. Elle fait partie de l'histoire. Et eux l'avait désamorcée. Donc c'est beaucoup plus facile à recevoir quand ça a été déjà réfléchi, travaillé. Donc non il n'y a rien de lourd. Et je pense que c'était très pensé. D'ailleurs mes parents sont venus à Paris, puisqu'on parlait de Paris, pour ça. Ils n'étaient pas de Paris, ni l'un ni l'autre, ils avaient envie qu'il y ait quelque chose qui commence, avec eux et leurs enfants, par rapport aux générations d'avant. Et que ça commence là, à Paris.

JÉRÔME COLIN : Ah oui, ils voulaient casser un cycle.

LAURENT GAUDÉ : Oui. Je suis plus l'enfant de ça je pense. Du désir de quelque chose de nouveau, qui n'est pas en rupture complète parce qu'il faut qu'il y ait transmission, mais oui, ça c'est avant même que ça commence c'est un beau cadeau, d'être mis à cet endroit-là. En tant qu'enfant je veux dire.

JÉRÔME COLIN : C'est sûr.

JÉRÔME COLIN : Et la lecture, l'écriture, le gros mot, la culture, c'est aussi une transmission familiale ?

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Oui ?

LAURENT GAUDÉ : Oui. Je n'ai pas beaucoup de mérite en fait. Oui le théâtre c'était... mes parents sont des spectateurs, amoureux de théâtre, donc oui ils m'ont emmené beaucoup, souvent, au théâtre. Au début c'était terrifiant, après on s'y fait.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi au début c'était terrifiant ?

LAURENT GAUDÉ : Ben parce que comme tous les ados je me suis beaucoup ennuyé au théâtre, j'ai beaucoup ricané au théâtre, j'ai trouvé ça grandiloquent et barbant. Ils ont insisté, ils ont eu raison parce que je pense qu'on devait être très pénibles à trainer au théâtre avec mon frère, à cet âge-là. Et puis à un moment donné il y a des chocs qui font que là il se passe quelque chose et qu'on a envie de découvrir.

JÉRÔME COLIN : Et ça a été quoi ?





LAURENT GAUDÉ : Ça a été... à 16 ans j'ai vu deux spectacles différents qui m'ont tous les deux complètement remué. Le premier c'était « Hécube » avec Maria Casarès qui jouait dedans, et ça, Maria Casarès, c'était juste incroyable. Et puis c'est aussi l'année où j'ai vu la mise en scène de « Hamlet » par Chéreau, à Avignon. Donc la découverte d'Avignon, du Palais des Papes, le théâtre en plein air, de la nuit, et puis Gérard Desarthe en Hamlet, c'était merveilleux.

JÉRÔME COLIN : C'est quand même incroyable de voir à 16 ans, dans la Cour du Palais des Papes à Avignon la pièce d'un garçon qui s'appelle William Shakespeare et quelques années après se dire ah ben je vais écrire, je vais faire la même chose.

### **« La porte des enfers » je l'ai écrit beaucoup en pensant à la mort de mon père !**

LAURENT GAUDÉ : Oui dit comme ça c'est... c'est sûr. Mais par contre on me demande... dans les thèmes là, dont on parlait, on me demande des fois pourquoi est-ce que les morts sont si présents dans vos trucs, pourquoi est-ce que les morts parlent dans vos histoires ?

JÉRÔME COLIN : C'est très souvent.

LAURENT GAUDÉ : Très souvent. C'est vrai. Mais au fond, est-ce que les livres ce n'est pas que ça ? Vous dites Shakespeare, et bien justement le jeune homme qu'il était nous parle aujourd'hui. S'il y a bien un endroit où les morts parlent c'est les bouquins. Ce n'est que ça. Vous ouvrez un livre de Shakespeare, de Dostoïevski, et bien vous êtes avec lui. Et je trouve que c'est un des lieux où... je ne dis pas qu'il y a une communication avec les morts, parce que nous on ne dit rien mais où leur voix à eux elle est à nouveau présente, à travers leur livre, donc... Pour moi c'est très lié la littérature et la voix des morts. C'est beau hein.

JÉRÔME COLIN : C'est passionnant. C'est très beau, c'est réconfortant. Est-ce que l'autre sens fonctionne ? Est-ce que quand écrit, est-ce qu'on écrit aussi pour nos morts ?

LAURENT GAUDÉ : Ah oui. Moi c'est une... on n'est pas obligé de faire comme ça, il y a des tas d'auteurs pour lesquels ce n'est pas le territoire qu'ils vont explorer, moi je sais que oui, il y a une partie de mon désir d'écrire qui est à cet endroit-là, de dire on va prêter sa voix à des gens, à des destins qui ont été trop vite oubliés, trop vite engloutis, qui n'ont jamais eu... oui il y a ça.

JÉRÔME COLIN : Par exemple ? Dans ce que vous avez écrit.

LAURENT GAUDÉ : Par exemple... Les victimes du séisme à Port-au-Prince en 2010.

JÉRÔME COLIN : Ou de Katrina, dans l'ouragan.

LAURENT GAUDÉ : Ou de Katrina, dans l'ouragan.

JÉRÔME COLIN : Ou de « La porte des ténèbres ».

LAURENT GAUDÉ : Oui. Oui.

JÉRÔME COLIN : Où là on est dans la relation père-fils et c'était le roman que vous avez écrit après la mort de votre papa. C'est ça ?

LAURENT GAUDÉ : « La porte des enfers », oui.

JÉRÔME COLIN : « La porte des enfers ».

LAURENT GAUDÉ : Oui. Non celui que j'ai écrit après la mort de mon père c'est « Eldorado » en fait. Mais « La porte des enfers » je l'ai écrit beaucoup en pensant à la mort de mon père. C'est l'histoire inversée. C'est l'histoire d'un père qui perd son fils mais moi ça me permettait de parler de ça, du deuil, et du manque que j'éprouvais à l'époque et que j'éprouve encore.

JÉRÔME COLIN : Je l'espère bien pour vous.

LAURENT GAUDÉ : Ben oui. On les porte nos morts.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est sûr.

LAURENT GAUDÉ : Ouh on va faire une émission joyeuse.

JÉRÔME COLIN : Arthur le fait déjà à notre place.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

LAURENT GAUDÉ : Non mais c'est pareil...

JÉRÔME COLIN : Vous faites partie de ces gens qui veulent toujours donner ça ? Qu'il faut toujours être joyeux, toujours être léger...

LAURENT GAUDÉ : Ah non je ne suis pas comme ça.

JÉRÔME COLIN : Ne faisant pas chier les gens, ça va les ennuyer... On s'en fout s'ils s'ennuient, ils zappent.

LAURENT GAUDÉ : Ah oui. Et bien d'ailleurs dans mes romans..., pas du tout... moi je fais mon truc, voilà. Dans la vie peut-être un peu plus parce qu'il y a la politesse vis-à-vis des autres. Je trouve.

JÉRÔME COLIN : Je dis ça mais je plaisante.... Mais quand même... l'air de rien je suis persuadé que ça n'embête pas les gens en fait parce que malheureusement pour eux ils trainent aussi des morts derrière eux.

LAURENT GAUDÉ : Bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Et donc comme c'est quelque chose dont on ne parle pas nécessairement autour de la table le vendredi soir, je pense qu'en fait ça fait du bien de temps en temps. Après on est dans une société qui aime moins ça.



LAURENT GAUDÉ : Absolument. Et puis par rapport à la question des morts, il y a des endroits où on peut en parler dans nos sociétés mais c'est des endroits qui donnent des réponses.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ?

LAURENT GAUDÉ : Ben je pense aux religions par exemple. Ou des tentatives de... Parce que face à la question de la mort, le premier réflexe c'est d'essayer d'être dans le soulagement de celui qui exprime quelque chose. Mais moi c'est un thème qui m'habite, qui me hante, comme chacun d'entre nous mais j'ai pas envie qu'on le soulage. Et j'ai



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

pas non plus envie qu'on m'aligne des certitudes. Par contre qu'on fasse tourner ce thème-là devant mes yeux, qu'on me pose des questions, qu'on m'invite à m'en poser, ça, ça m'intéresse plus oui.

JÉRÔME COLIN : D'écrire sur la question ça vous a intéressé, j'imagine, sinon vous ne l'auriez pas fait, ni à ce point D'ailleurs, parce que encore, dans le dernier roman, c'est ça. Les morts reviennent, carrément. Ça règle des choses pour vous ? Ou c'est juste quelque chose que vous faites tourner devant vous et que vous avez juste besoin de malaxer, sans objectif précis ?

LAURENT GAUDÉ : Ben l'objectif si, il y a l'objectif qui est d'essayer de voir si au fur et à mesure des livres, des romans, de la vie qui passe, j'arrive à me construire une propre compréhension, probablement jamais mais d'approcher le sujet, d'essayer de comprendre un certain nombre de choses, sur moi-même... Oui je pense que ça participe de ça, l'écriture.



LAURENT GAUDÉ : On est déjà passé ici, non ?

JÉRÔME COLIN : Pas dans le même sens.

LAURENT GAUDÉ : Ah voilà ! Voilà mon café.

JÉRÔME COLIN : Ben oui le voilà. Il s'appelle Walvis je crois. C'est ça.

LAURENT GAUDÉ : Et il est bien ?

JÉRÔME COLIN : C'est super.

LAURENT GAUDÉ : Il a l'air bien.

JÉRÔME COLIN : Oui c'est super. C'est un super quartier ici.

LAURENT GAUDÉ : Oui c'est bien. C'est ici où quand il fait beau les gens mangent des huitres debout ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

JÉRÔME COLIN : C'est là-bas à gauche. Sur la petite place, à gauche.

LAURENT GAUDÉ : Ça, ça me fascine. D'abord parce que je déteste les huitres, je ne me vois pas manger des huitres comme ça...

JÉRÔME COLIN : Vous savez ici sur les marchés, il y a des gens qui vendent du vin blanc, du champagne et des huitres. Et ça marche à fond.

LAURENT GAUDÉ : Oui c'est génial.

JÉRÔME COLIN : Les gens s'arrêtent pour manger.

LAURENT GAUDÉ : En fait c'est bizarre parce qu'à Bruxelles il y a une vie dans la rue. Non ?

JÉRÔME COLIN : Ouais. Alors on aimerait toujours plus quand c'est sa propre ville et donc on est plutôt impressionné nous quand on va à Paris ou à Berlin, mais oui, c'est une ville très agréable à vivre en tout cas.

Contrairement à ce que certains disent. En plus on a des militaires dans la rue, enfin on est en sécurité.

LAURENT GAUDÉ : Pas tant que ça non plus, enfin en sécurité peut-être mais des militaires vous en voyez beaucoup ?

JÉRÔME COLIN : Il y en a maintenant, depuis quelques jours oui. Ils se sont dit que c'était la solution. Ils ne peuvent pas avoir tort avec tous les diplômés qu'ils ont.

LAURENT GAUDÉ : En fait ça fait au moins deux romans que je mets des taxis dans mes livres. Je suis en train de penser à ça.

JÉRÔME COLIN : Oui ?

LAURENT GAUDÉ : Il y a « La porte des enfers » et dans le dernier effectivement oui.

JÉRÔME COLIN : C'est un endroit extrêmement romanesque le taxi, non ?

LAURENT GAUDÉ : Oui. Les trains et les taxis je trouve.

JÉRÔME COLIN : Là il y a un autre très chouette bar qui s'appelle l'Archiduc.

LAURENT GAUDÉ : Qui fait de la musique aussi.

JÉRÔME COLIN : Oui il y a de la musique aussi.

LAURENT GAUDÉ : On peut écouter de la musique à l'Archiduc, je connais. C'est ouvert tard.

JÉRÔME COLIN : Oh oui. C'est le bar des oiseaux de nuit.

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est là que la faune se retrouve au petit matin.

### **Moi dans mon parcours j'ai eu des rencontres où les gens m'ont appris des choses sur l'écriture...**

JÉRÔME COLIN : Vous avez quelles études Laurent ?

LAURENT GAUDÉ : J'ai fait des études de lettres, j'ai raté tous les concours qui pouvaient se rater dans ce secteur, c'est-à-dire à la fois... j'avais présenté ce qu'il y a en France, le concours de l'Ecole normale supérieure, Normale Sup., donc je n'ai pas insisté. J'ai passé à l'université, et à l'université j'ai raté le concours de l'agrégation, donc voilà. Je n'étais pas fait pour les concours je crois.

JÉRÔME COLIN : On apprend quoi en étude de lettres ? Vous allez me dire les lettres mais ça on les connaît déjà avant.

LAURENT GAUDÉ : Franchement je ne regrette pas d'avoir présenté ces concours-là du tout parce que je crois que j'ai appris à travailler, franchement.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ?

LAURENT GAUDÉ : C'est-à-dire que c'est des années dures, dont je n'ai pas un souvenir très bon d'ailleurs, parce que j'ai pas mal souffert, on est un peu noyé sous le travail, j'avais choisi des études de lettres en me disant que ça allait être merveilleux, que j'allais pouvoir lire beaucoup or c'est des années où je n'ai pas eu le temps de lire tellement il y avait du boulot, il fallait faire dissert sur dissert et on n'a pas le temps de lire des livres, donc on pioche, mais par



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

contre ça m'a appris... oui à gérer être sans cesse noyé sous le travail et faire les choses quand même. Parce que c'est ce qui se passe pendant 2 ans. Etre au boulot. On ne peut pas tout faire mais il faut y arriver quand même.

JÉRÔME COLIN : Et c'est ça la vie ?

LAURENT GAUDÉ : Non pas du tout. Mais c'est vrai que ça me sert encore aujourd'hui dans les moments où voilà il y a un truc qu'il faut finir il faut le finir et puis on le fait.

JÉRÔME COLIN : Apprendre à écrire, ça existe ? Ou on apprend juste à écrire en écrivant ?

LAURENT GAUDÉ : Moi je n'aime pas... je suis assez contre l'église anglo-saxonne qui multiplie les workshops avec cette idée qu'on peut faire des ateliers d'écriture, qu'ils vont apprendre à écrire, je ne suis pas sûr que l'apprentissage et donc la transmission de l'écriture se passent dans ces canaux-là. Je pense qu'on peut apprendre à écrire mais c'est probablement en voyageant, en lisant, en faisant de belles rencontres. Il y a des gens qui savent vous transmettre. Moi dans mon parcours j'ai eu des rencontres où les gens m'ont appris des choses sur l'écriture, même s'ils n'étaient pas écrivains d'ailleurs.

JÉRÔME COLIN : Quoi par exemple ?

LAURENT GAUDÉ : Et bien notamment à questionner son propre texte pour être sûr que ce qu'on y a mis est bien ce qu'on voulait y mettre. Parce qu'en fait ça c'est une erreur qu'on fait souvent, tous, c'est qu'on croit avoir écrit quelque chose, parce que quand on écrit on a tout ce qu'il y a dans la tête et puis il y a ce qu'il y a sur la page, et nous écrivains, on peut ne pas se rendre compte qu'en fait tout ce qu'on a dans la tête n'est pas exactement ce qu'il y a sur la page. Le lecteur à qui vous allez donner ce que vous avez fait il ne lit que la page, il ne sait pas ce qu'il y a derrière, il ne sait pas toute la toile de fond, que le paysage, que le personnage il est exactement comme ci ou comme ça, il ne peut le construire qu'à partir des mots que vous lui avez donnés. Et des fois il y a un fossé entre les deux, on est tellement persuadé que c'est évident que ce personnage-là est sympathique, parce que pour nous dans notre tête il l'est, qu'on ne l'a même pas précisé, on n'a pas fait en sorte que ce soit compréhensible pour le lecteur. Donc ça c'est un truc je pense à apprendre. Est-ce que ce que je dis est bien ce que je veux dire.

LAURENT GAUDÉ : Est-ce que ça vous dérange de baisser un peu... il fait super chaud.

JÉRÔME COLIN : Le chauffage ?

LAURENT GAUDÉ : Oui, merci.

## **Oh, des fraises au chocolat !**

JÉRÔME COLIN : Le succès est venu vite chez vous ? Vos pièces de théâtre ont été vite jouées ? Les premières pièces ?

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : A quoi vous l'attribué ?

LAURENT GAUDÉ : Je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : Et les romans ?

LAURENT GAUDÉ : Les romans... ben les romans c'est plus facile. Ça a été beaucoup grâce au prix littéraire.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que « La mort du Roi Tsongor » c'est votre premier roman ou c'est votre deuxième roman ?

LAURENT GAUDÉ : C'est le deuxième.

JÉRÔME COLIN : C'est votre deuxième roman.

LAURENT GAUDÉ : C'est le deuxième.

JÉRÔME COLIN : Prix Goncourt des Lycéens, et le troisième roman c'est « Le soleil des Scorta », Prix Goncourt.

LAURENT GAUDÉ : Voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est tout.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

LAURENT GAUDÉ : Ben ça c'est formidable, c'est un cadeau merveilleux, mais donc c'est vrai que ça explique... c'est des prix qui ont... qui offrent ce cadeau. C'est tout d'un coup une grande visibilité, tout d'un coup un public plus large... Oh ce n'est pas vrai !

JÉRÔME COLIN : Regardez.

LAURENT GAUDÉ : Qu'est-ce que c'est que ça ? On ne sait pas ouvrir la fenêtre ?

JÉRÔME COLIN : Bonjour, comment allez-vous Geoffrey ?

LAURENT GAUDÉ : C'est gentil, c'est pas du tout pour moi mais je le prends quand même.

JÉRÔME COLIN : Geoffrey.



LAURENT GAUDÉ : Bonjour.

GEOFFREY : bonjour.

LAURENT GAUDÉ : Oh, des fraises au chocolat !

GEOFFREY : Eh bien voilà, déjà un petit cornet de fraises en chocolat.

LAURENT GAUDÉ : Merci. Trop la classe.

GEOFFREY : des Godiva en plus.

LAURENT GAUDÉ : En plus.

GEOFFREY : et puis un petit plus aussi, il y a encore des fraises dans le petit coffret donc n'attendez pas trop longtemps pour les déguster.

LAURENT GAUDÉ : Il n'y en aura plus ce soir.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

GEOFFREY : Et bien voilà.

LAURENT GAUDÉ : C'est gentil. Merci.

JÉRÔME COLIN : Un grand merci.

GEOFFREY : beaucoup de plaisir en faisant un petit tour à Bruxelles...et n'hésitez pas à vous arrêter quand vous voulez hein.

LAURENT GAUDÉ : Eh bien écoutez... Merci. C'est gentil. C'est adorable.

JÉRÔME COLIN : Un grand merci. C'est gentil. C'est des friandises que vous adorez ou quoi ?

LAURENT GAUDÉ : Ah lala... Quelle classe ! Ça c'est super. Manger des fraises comme ça. Au chocolat. Je vais le faire alors du coup.

JÉRÔME COLIN : Ah ben écoutez !...

LAURENT GAUDÉ : Forcément hein. Vous en voulez une ?

JÉRÔME COLIN : Je veux bien.

LAURENT GAUDÉ : Allez. Vous conduirez d'une main, ce n'est pas grave.

JÉRÔME COLIN : Merci beaucoup. On y va. Hmmm.

LAURENT GAUDÉ : C'est bien ça non ?

JÉRÔME COLIN : C'est totalement improbable et très bon.

LAURENT GAUDÉ : Surtout en hiver comme ça.

JÉRÔME COLIN : Vous n'êtes pas obligé de toutes les manger par obligation hein.

LAURENT GAUDÉ : Je vois oui. Je vais les mettre de côté, ça va rouler sur le siège...

JÉRÔME COLIN : Vous avez votre petit sac. Vous adorez les fraises au chocolat. Vraiment ?

LAURENT GAUDÉ : J'aime bien le principe du cornet de fraises au chocolat. Il y a deux choses, il y a la fraise et le chocolat, ça se marie bien, j'aime bien les fruits au chocolat, les framboises au chocolat, l'ananas au chocolat, et l'idée belge de les mettre en cornet et de les prendre à emporter dans la rue je trouve ça super. Je dis belge parce que je n'ai vu ça qu'ici.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

LAURENT GAUDÉ : Non ?

JÉRÔME COLIN : Oui, j'ai pas vu ça... non... je n'ai pas vu ça ailleurs effectivement.

LAURENT GAUDÉ : Une deuxième ?

JÉRÔME COLIN : Non merci, c'est gentil.

### **Ce n'est pas mon métier d'être pendant un an de salon littéraire en salon littéraire !**

JÉRÔME COLIN : Ça vous a pris tôt les voyages ?

LAURENT GAUDÉ : J'ai fait... oui j'ai été très amoureux des voyages quand j'étais jeune, j'ai fait beaucoup de voyages, et puis après j'ai eu un grand problème avec l'avion pendant une dizaine d'années, donc là je me suis un petit peu calmé ou en tout cas concentré sur l'Europe on va dire, et puis là depuis 2, 3 ans ça repart. Mais donc je pense qu'il y a...

JÉRÔME COLIN : Quoi après le 11 septembre vous avez flippé ?

LAURENT GAUDÉ : Non.

JÉRÔME COLIN : Si vous avez eu un problème depuis 10 ans et que depuis 2 ans ça repart, c'était le 11 septembre.

LAURENT GAUDÉ : Oui...en fait c'est avec le Goncourt que j'ai flippé.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Genre ?

LAURENT GAUDÉ : Non ça n'a rien à voir avec le Goncourt mais ça correspond à cette année-là. Non ça n'a rien à voir avec le Goncourt. Mais c'est plutôt... en fait il y a eu beaucoup d'invitations, de sollicitations pour aller... et j'ai



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

un peu bloqué, j'ai dit non à tout en fait, j'ai fait très peu de voyages à l'étranger suite au Goncourt. C'est pas grave, j'en ai fait d'autres ailleurs et autrement mais...

JÉRÔME COLIN : La peur.

LAURENT GAUDÉ : La peur, l'envie de ne pas me transformer en... moi mon métier c'est d'écrire hein, donc tout ce qui arrive autour quand c'est festif, c'est merveilleux hein, c'est des très beaux cadeaux, je l'ai dit tout à l'heure, je ne le renie pas, mais ce n'est pas mon métier d'être pendant un an de salon littéraire en salon littéraire.... Donc à un moment donné je me suis dit il faut juste travailler, et voilà.



**« Le soleil des Scorta » c'est une lettre d'amour à l'Italie !**

JÉRÔME COLIN : Et l'Italie qui est quand même aussi extrêmement présente dans certains de vos livres mais quand même de nombreux livres, ou pièce de théâtre, c'est quoi ? C'est un amour de jeunesse aussi ? C'est aussi une transmission familiale ?

LAURENT GAUDÉ : Oui c'est un peu une transmission familiale parce que mes parents étaient très amoureux de l'Italie, on y a été très tôt, c'est aussi le pays où j'ai fait mes premiers voyages seul, ado, donc c'est aussi la découverte du plaisir de voyager seul, et de la difficulté parfois de voyager seul, et puis après c'est une rencontre aussi ... c'est un rapport amoureux. « Le soleil des Scorta » c'est une lettre d'amour à l'Italie parce que voilà j'ai une petite femme qui vient de là-bas, et qui m'a fait découvrir aussi une région que alors là pour le coup que je ne connaissais pas avant, qui est la région des Pouilles. « Le soleil des Scorta » c'était pour dire mon amour de cette région.

JÉRÔME COLIN : Lecce, Gallipoli...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux



LAURENT GAUDÉ : Ah vous connaissez.

JÉRÔME COLIN : Oh oui.

LAURENT GAUDÉ : Alors moi c'est plus haut. Alors il y a un truc, je ne suis jamais allé à Lecce parce que quand on est là-bas, on n'a pas le droit de bouger évidemment, parce que la famille ne veut pas qu'on s'en aille, donc déjà qu'on ne vous voit qu'une fois par an vous n'allez pas en plus prendre la voiture pour partir à Lecce. Donc je ne connais pas Lecce.

JÉRÔME COLIN : C'est très beau.

LAURENT GAUDÉ : Il paraît. Mais un jour j'essaierai de m'évader.

JÉRÔME COLIN : Un jour j'irai à Lecce ! C'est un beau projet déjà.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qu'il a de si spécial « Le soleil des Scorta » ? Parce que c'est au-delà du Prix Goncourt je veux dire, si on parle de vous, c'est votre, je ne sais pas...

LAURENT GAUDÉ : Attention à ce que vous allez dire !

JÉRÔME COLIN : C'est votre... allé, qu'est-ce que je vais dire ? C'est votre « Toute la musique que j'aime ».

LAURENT GAUDÉ : Oh, c'est dur !

JÉRÔME COLIN : Sans jugement de valeur évidemment, vous voyez ce que je veux dire.

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est une référence en tout cas. Quand on dit Laurent Gaudé effectivement énormément de personnes vont penser « Le soleil des Scorta », pas parce qu'il a reçu le Prix Goncourt, parce qu'ils l'ont lu et que ce livre les a touchés. Qu'est-ce qu'il avait de si particulier ? Et je fais partie de ces gens-là, ça m'a beaucoup touché.

LAURENT GAUDÉ : Je ne sais pas. Je ne peux pas répondre à cette question, je n'en sais rien. Peut-être... d'abord le livre sur l'Italie, le Français aime bien l'Italie. Ce n'est pas une raison...

JÉRÔME COLIN : Suffisante, non.

LAURENT GAUDÉ : Non. C'est un livre sur la transmission... Non mais je ne sais pas, ce qui est certain c'est qu'effectivement ça reste le livre un peu identitaire par rapport à mon travail quoi. C'est Laurent Gaudé, « Le soleil des Scorta ». Voilà, c'est comme ça, c'est comme ça, c'est très bien.

JÉRÔME COLIN : Vous aviez lu « 100 ans de solitude » avant d'écrire « Le soleil des Scorta » ou pas ?

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ah d'accord. Chaque fois qu'on parle du « Soleil des Scorta » je dis oui mais c'est... « 100 ans de solitude ».

LAURENT GAUDÉ : Vous avez le droit de dire que c'est... oui mais c'est mieux « 100 ans de solitude ». Non mais c'est un chef-d'œuvre.

JÉRÔME COLIN : Non mais on ne peut pas comparer, on parlait de Shakespeare tout à l'heure, après...

LAURENT GAUDÉ : C'est du même ordre. Mais c'est... Bien sûr je l'avais lu et...

JÉRÔME COLIN : Tout ça parce que c'est, on peut expliquer, voilà c'est un siècle de malédiction familiale, dans les deux cas.

LAURENT GAUDÉ : Oui. Il y a des choses communes, pas entre les deux livres, mais entre l'univers de Garcia Marquez et la culture du Sud de l'Italie. Et je pense à un truc qui a l'air d'être un détail mais moi je trouve ça vachement important, c'est que dans le Sud comme dans les livres de Garcia Marquez, les petits enfants prennent le prénom du grand-père, ou les petites filles de la grand-mère. Et donc au bout d'un moment, dans le cycle des générations, tout le monde s'appelle pareil et ça crée un tout autre rapport à l'individualité. C'est-à-dire qu'on porte le nom de quelqu'un qui a existé, on porte le même nom, prénom et nom de famille. Cette chose-là n'existe pas à Paris, elle ne fait pas partie du tout de ma culture, et je trouve que ça crée à la fois une espèce de confusion temporelle, on a l'impression que tout recommence tout le temps, les gens s'appellent pareil, et puis aussi le sentiment qu'on est inscrit dans une lignée, dans un clan, on n'est pas seulement soi, l'individu, on est aussi le même qu'il y a deux générations peut-être.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

JÉRÔME COLIN : C'est ce dont vous parliez tout à l'heure, mes parents m'ont donné des choses, ils nous ont protégés d'autres, ils ne m'ont pas tout transmis. Là effectivement quand on s'appelle Aureliano Buendia...

LAURENT GAUDÉ : Voilà.

JÉRÔME COLIN : On prend l'histoire de tous les Aureliano Buendia.



LAURENT GAUDÉ : Absolument. Alors après, par rapport à un livre comme ça monstre comme « 100 ans de solitude », et qui en plus est dans le tout, il y a tout, moi, à ma manière à moi dans « Le soleil des Scorta » je m'étais dit, par rapport à ce thème des successions de générations et de la transmission, je n'ai pas envie d'être forcément dans le tout, j'ai envie d'être dans un travail sur l'ellipse. Parce que finalement « Le soleil des Scorta » c'est un livre assez court, il y a 5 générations mais ça va vite. Et j'étais plutôt dans essayer de me dire quand est-ce que je coupe et quand est-ce qu'on les retrouve. Quand est-ce que... ce travail sur l'ellipse m'avait bien intéressé à l'époque. Non mais Garcia Marquez je pense que oui, c'est une des grandes écritures, tout le monde le dit hein, mais moi qui me... il y a des écrivains formidables que je lis, qui sont pour moi des gens que je mets très haut, et qui inhibe mon écriture.

JÉRÔME COLIN : Comme ?

LAURENT GAUDÉ : Tchekhov par exemple. Moi je lis Tchekhov, je me dis bon ben qu'est-ce qu'on va faire... ?

JÉRÔME COLIN : Je vais rendre mon stylo.

LAURENT GAUDÉ : Voilà on va rendre le matériel et puis... Et puis il y en a d'autres qui sont tout aussi grands et qui donnent envie d'écrire et moi je mets Garcia Marquez dans cette catégorie-là. Je lis du Garcia Marquez, j'ai envie de



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

prendre un stylo et de commencer quelque chose. Je lis Dostoïevski, j'ai envie d'écrire. Je lis Koltès, j'ai envie d'écrire. Ça c'est des écrivains qui moi m'ont donné de la force pour mes propres chantiers.

JÉRÔME COLIN : Je pense qu'ils seraient très heureux de vous entendre dire ça.

LAURENT GAUDÉ : Je ne sais pas mais...

### **On a tous rendez-vous avec la défaite !**

JÉRÔME COLIN : Ici dans votre dernier roman ça se passe autour du tremblement de terre d'Haïti en 2010. Il y avait eu aussi « Ouragan » qui se passait autour de Katrina, quelques années plus tôt à la Nouvelle-Orléans. C'est deux fois la terre qui frappe aussi. En quoi est-ce que ce thème vous intéresse à ce point ?

LAURENT GAUDÉ : Il y avait déjà un petit tremblement de terre dans « Le soleil des Scorta ».

JÉRÔME COLIN : Il y en avait un.

LAURENT GAUDÉ : Oui, à la fin. En fait les taxis et les tremblements de terre, c'est ça mon univers. Non mais j'aime bien... J'aime bien, c'est terrible de dire ça, surtout quand on parle d'Haïti, je ne pense pas que je puisse le dire comme ça mais d'un point de vue de l'écriture et d'un point de vue littéraire...

JÉRÔME COLIN : C'est l'effondrement ?

LAURENT GAUDÉ : C'est l'effondrement, c'est le moment de vacillement, de vertige, de stupeur dans la vie, qui n'est pour moi jamais que l'écho de ce qu'on peut ressentir tous les uns les autres d'une manière peut-être moins dramaturgique, moins spectaculaire, plus intime, quand on sent que dans notre propre vie il y a quelque chose qui bascule, soit parce qu'on vient de perdre quelqu'un qu'on aimait, soit parce qu'on a échoué de manière profonde et radicale dans quelque chose, ces moments de... Ces moments de bascule on les connaît, des petits moments de défaite en fait. On a tous rendez-vous avec la défaite. Alors là c'est fait de manière plus grande, mais pour moi c'est l'image de ça.

JÉRÔME COLIN : Lui aussi il a eu souvent rendez-vous avec la défaite.

LAURENT GAUDÉ : Ah... On est près du Musée de la BD là non ? Un peu plus bas.

JÉRÔME COLIN : C'est beau de dire « on a tous à un moment ou un autre rendez-vous avec la défaite ». On est plus dans une société qui nous dit ça, on est dans une société qui nous dit tout le temps « tu vas gagner ».

LAURENT GAUDÉ : Oui c'est vrai, mais gagner ça veut dire quoi ? C'est ça qui est terrible. Ce n'est pas seulement gagner, c'est en fait... si on a répondu à la question, gagner c'est accumuler. Accumuler de l'argent, accumuler du pouvoir, mais on sait tous, même ceux qui sont dans la gagne forcenée qu'à un moment donné les choses vont se perdre, les choses vont... tout va se déliter. Et je vous dit ça ce n'est pas pour annoncer...

JÉRÔME COLIN : C'est pour ça que plus ils montent plus ils sont anxieux.

LAURENT GAUDÉ : Oui c'est vrai. Mais je ne pense pas que ce soit triste d'ailleurs, je pense que... c'est l'arc de l'existence. C'est-à-dire qu'il y a un moment donné où on est sur la pente où il faut accepter cette idée-là, de perdre.

JÉRÔME COLIN : Vous acceptez toutes les injustices liées au fait d'être né vous ?

LAURENT GAUDÉ : Ah non.

JÉRÔME COLIN : De devoir à un moment être sur la pente descendante, de devoir mourir, de devoir de temps en temps être profondément malheureux.

LAURENT GAUDÉ : Ah non, là je vous dis ça avec calme et détachement, mais pas du tout, non je suis révolté avec idées-là, non, évidemment ce n'est pas simple. Mais je crois que je suis plus en colère contre les injustices des hommes faites aux hommes que contre ces choses-là. Vous me demandiez sur les cataclysmes, c'est aussi à un moment donné dire à travers des romans qu'il y a quelque chose qui vit sous nos pieds, et qui n'est pas à notre échelle. Ça s'appelle la terre, c'est comme ça. C'est plus gros que nous, ce n'est pas dans la même temporalité que nous, des fois ça se réveille, ça s'ébroue, alors oui il y a des gens qui meurent, c'est terrifiant, mais je veux dire on a tellement validé l'idée que la planète était un sac de ressources dans lequel on va piocher, il y a une sorte de vie là.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

Et on n'est pas à sa mesure et on est tout petit face à ça. C'est des moments aussi où ces moments-là, terrifiants, tragiques, douloureux, sont aussi des moments qui rappellent l'échelle. Non ?

JÉRÔME COLIN : Ah oui je suis d'accord.

JÉRÔME COLIN : « Danser les ombres », ça veut dire quoi ?

LAURENT GAUDÉ : « Danser les ombres » c'est une expression qui est utilisée dans le livre, à un moment donné il y a un personnage qui dit : il va falloir maintenant danser les ombres. Et c'est re-séparer les morts des vivants en fait, lors d'une grande marche.

JÉRÔME COLIN : On ne va pas tout révéler mais...

LAURENT GAUDÉ : Qu'à la fin du roman, le dernier mouvement du roman c'est cette marche fait pour danser les ombres.

JÉRÔME COLIN : Qui est menée par une femme...

LAURENT GAUDÉ : La fameuse Dame Petite, je dis fameuse pour moi mais pour personne d'autre. Dame Petite, oui.

**« Penser à la mort raccourci la vie ».**



JÉRÔME COLIN : Vous pouvez prendre ça si vous voulez. Vous aimez les spéculoos ?

LAURENT GAUDÉ : J'adore les spéculoos.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ? Ben servez-vous, allez-y.

LAURENT GAUDÉ : Je suis un spéculoos addict.

JÉRÔME COLIN : Mais non. On le savait, c'est pour ça qu'on en a mis en vérité. Vous pouvez prendre ça si vous voulez. Il faut juste l'ouvrir.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

LAURENT GAUDÉ : Ça c'est un truc de l'enfance.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

LAURENT GAUDÉ : Mais il n'y a rien dedans.

JÉRÔME COLIN : Mais si. Vous m'avez fait peur.

LAURENT GAUDÉ : Il faut que le lise j'imagine.

JÉRÔME COLIN : J'imagine.

LAURENT GAUDÉ : « Penser à la mort raccourci la vie », proverbe russe.

JÉRÔME COLIN : Alors là on est mal hein.

LAURENT GAUDÉ : Alors moi je dis tout le contraire. Non, non. D'abord est-ce qu'on peut s'en empêcher ? Je ne suis pas certain. Et puis non, je...mais par rapport à la mort je ne pense pas que... évoquer la mort ce n'est pas forcément être sinistre et accablant. Moi j'essaie dans mes livres je crois de le faire de manière énergique. C'est ça qui me plaît et qui m'émeut dans le destin des hommes, c'est quand ils tiennent debout face à tout ça. Je pense que mes personnages la plupart du temps ils tiennent debout. Donc oui ils sont entourés de malheur, d'adversité, ils sont dans l'épreuve, la mort est présente mais ça n'est presque fait que pour mettre en valeur leur capacité à...

JÉRÔME COLIN : A se remettre debout.

LAURENT GAUDÉ : A se remettre debout ou quand ce n'est pas au point de se remettre debout en tout cas à dire eux-mêmes ce qu'ils vivent et rien que dans la capacité de l'homme à dire son malheur il y a de la beauté.

JÉRÔME COLIN : Très bien. Regardez, il y en a encore deux.

LAURENT GAUDÉ : Vous savez que j'ai été chauffeur de taxi une fois dans ma vie ?

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

LAURENT GAUDÉ : C'était sur une route entre Palmyre en Syrie et Pétra en Jordanie, j'avais pris un taxi, une grande route dans le désert, toute droite, et je vois le chauffeur de taxi devant moi qui commence à fermer les yeux, comme ça, donc je me dis je vais lui parler un peu pour le réveiller, une fois, deux fois, trois fois, et le mec vraiment il dormait. En fait il était parti le matin même de Beyrouth, il avait fait tout un tour pas possible, au bout d'un moment je lui dis : vous voulez que je conduise ? Il m'a dit oui. Donc j'ai fini la course jusqu'à Pétra. J'ai fait à peu près 100 bornes dans le désert à la tête d'un taxi libanais. C'était bien.

JÉRÔME COLIN : Génial.

*(Jérôme demande 4' supplémentaires à l'équipe).*

LAURENT GAUDÉ : Ils voulaient rentrer au chaud, se boire un petit café, vous êtes cruel.

JÉRÔME COLIN : 4' on va juste faire ça.

LAURENT GAUDÉ : Il est congelé le pauvre. Si vous m'entendez je suis avec vous.

JÉRÔME COLIN : T'as froid ? Ah ben non, ok on en refait une. Il n'a pas froid.

**En tout cas l'idée d'aller au bout de soi-même je trouve qu'elle est bien pour définir le personnage de fiction !**

LAURENT GAUDÉ : Il faut que je lise.

JÉRÔME COLIN : Ah ben oui.

LAURENT GAUDÉ : « Un personnage de roman c'est n'importe qui dans la rue mais qui va au bout de lui-même ».

JÉRÔME COLIN : Qui a dit ça ?

LAURENT GAUDÉ : Georges Simenon. C'est beau ça.

JÉRÔME COLIN : Qui était loin d'être un con.

LAURENT GAUDÉ : Ça c'est... C'est très beau.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

JÉRÔME COLIN : C'est beau hein.

LAURENT GAUDÉ : C'est très beau, c'est pas ma palette d'écriture, prendre n'importe qui, partir d'un personnage du quotidien, de la banalité des choses, c'est pas du tout ma palette mais, d'abord voilà ce n'est pas un crime et c'est très bien en soi, on a chacun je crois, c'est comme les peintres, on a une palette naturelle, la mienne ne me pousse pas à ça...

JÉRÔME COLIN : Je suis super étonné. Parce que je trouve que...

LAURENT GAUDÉ : Ah oui ?

JÉRÔME COLIN : « Danser les ombres » vous avez des gens qui deviennent complètement héroïques...

LAURENT GAUDÉ : Remarque, c'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Qui sont monsieur et madame tout le monde, qui à un moment montent sur des gravas pour sauver des êtres humains au péril de leur vie parce que tout peut re-trembler, tout peut s'effondrer.

LAURENT GAUDÉ : C'est vrai. Ben alors je vais dire tout le contraire de ce que je viens de dire. Oui. Je ne l'ai pas lu en fait. Non c'est vrai. Non mais je pensais aux hors-normes. C'est vrai que moi mes situations sont tellement exceptionnelles qu'on ne peut pas dire qu'on est... Mais au fond vous avez raison les personnages de « Danser les ombres » c'est des gens qui au début sont comme vous et moi, ils sont normaux quoi, c'est vrai. En tout cas l'idée d'aller au bout de soi-même je trouve qu'elle est bien pour définir le personnage de fiction. Je ne sais pas si c'est une notion qui serait très intéressante dans la vie, aller au bout de soi-même. Ca a un côté un peu...

JÉRÔME COLIN : Adolescent ?

LAURENT GAUDÉ : Ou adolescent, ou aller... performatif comme ça, je n'aime pas beaucoup ce genre de discours.

JÉRÔME COLIN : Brûler la chandelle par les deux bouts.

LAURENT GAUDÉ : Oui ça encore, non je veux dire se surpasser, être dans le résultat toujours plus exceptionnel, la vie n'est pas faite de ça, mais...

JÉRÔME COLIN : Mais le personnage de roman oui ?

LAURENT GAUDÉ : Le personnage de roman je pense qu'il doit explorer quelque chose pour que le lecteur aussi se sente invité à un chemin et donc oui il faut qu'il aille au bout de l'exploration de son propre destin mais qui n'est jamais qu'un destin de papier.

### **Je n'ai pas l'impression de prendre une revanche sur la vie en écrivant !**

JÉRÔME COLIN : On va lire le dernier.

LAURENT GAUDÉ : Le dernier.

JÉRÔME COLIN : Après je vous offrirai des spéculoos si vous voulez.

LAURENT GAUDÉ : « Les grandes œuvres sont toutes des vengeance, les chefs-d'œuvre sont tous des revanches. Je crois que c'est la loi de faire des écrivains, ils ne réussissent leurs livres que dans la mesure où ils ont raté leur vie », Paul Morand. Eh bien ! Il a réfléchi hein. Est-ce qu'on prend une revanche sur la vie en écrivant...

JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'on écrit si on est heureux ?

LAURENT GAUDÉ : Pourquoi pas ? Oui.

JÉRÔME COLIN : Pour dire quoi ?

LAURENT GAUDÉ : Ah mais on n'est pas obligé d'écrire sur le bonheur.

JÉRÔME COLIN : Ben non.

LAURENT GAUDÉ : Après ça pose des questions de qu'est-ce que c'est qu'être heureux. C'est des abîmes là. On va se plonger dans...

JÉRÔME COLIN : On a plus que ça.

LAURENT GAUDÉ : Je vais parler très vite alors.

JÉRÔME COLIN : Résumez-nous la vie en trois mots svp.

LAURENT GAUDÉ : Oui. Voilà c'est ça. Cette question je vais la prendre à emporter plutôt.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

JÉRÔME COLIN : On sèche.

LAURENT GAUDÉ : C'est dur ça.

JÉRÔME COLIN : Oui. Mais je la trouve très belle. Parce que je trouve qu'il y a quelque chose de fort.

LAURENT GAUDÉ : Non mais la revanche il y a des trucs à dire. Moi je n'ai pas l'impression de prendre une revanche sur la vie en écrivant, mais je comprends que ce soit parfois... que ça puisse être un moteur très fort de l'écriture.

JÉRÔME COLIN : Donc en fait dans votre vie vous avez été taximan mais c'est vous qui avez payé la course. C'est ça que vous avez fait.

LAURENT GAUDÉ : Oui, c'est quand même... c'est pas mal. Exactement. Exactement et je me souviens comme en plus j'étais jeune, au moment de payer je me suis dit : quand même est-ce que je ne lui demande pas qu'on fasse 50/50 ? Et je n'ai pas osé. Donc oui j'ai payé la course et c'est moi qui ai conduit. Pas mal hein. Vraiment le pauvre type quoi. Il était crevé le pauvre homme, il s'était levé je ne sais pas à quelle heure de Beyrouth pour aller à Amman, de Amman il est allé à Palmyre, le mec il avait déjà fait 2 jours alors que moi je venais de me lever.

**Il n'y a pas beaucoup d'occasions dans la vie où finalement on n'est plus personne pour personne d'autre !**



JÉRÔME COLIN : Vous disiez tout à l'heure en commençant, oiseau de nuit je l'ai été mais la vie, la famille, etc... fait qu'on se range petit à petit, les voyages, c'est la même chose ? Vous voyagez moins ou ça c'est une maladie dont on ne peut par contre pas se passer ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux

LAURENT GAUDÉ : Non je ne voyage pas moins, à part cette période-là, mais là je recommence beaucoup par exemple, que les enfants sont là, mais d'abord parce qu'il y a beaucoup de voyages que j'ai envie de faire avec eux, j'ai envie de les embarquer, qu'ils découvrent ce plaisir-là, et le monde dans son immensité, et puis il y a aussi beaucoup de voyages que je fais seul, les deux voyages que j'ai faits coup sur coup à Port-au-Prince, c'est des voyages où j'étais sans ma famille, l'année dernière je suis parti aussi dans le Nord de l'Irak, au Kurdistan irakien et c'est des voyages qui ont été pour moi... je les mets un peu au même endroit parce que très importants pour l'homme que je suis, tout autant que pour l'écrivain, je ne sais pas si je vais écrire sur l'Irak, mais d'être allé là-bas c'était important. Et ça c'est des choses qui... évidemment je pourrais m'en passer mais c'est précieux de pouvoir les faire.

JÉRÔME COLIN : On parlait tout à l'heure, en plaisantant, que vous étiez né... que vous habitiez dans l'Arrondissement où vous étiez né à Paris et en même temps c'est vrai que la plupart d'entre nous, par paresse de temps en temps, par le fait de ne pas avoir le choix dans la plupart des cas, on vit des vies quand même terriblement immobiles.

LAURENT GAUDÉ : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est dramatique non ?

LAURENT GAUDÉ : Oui. Moi il y a un truc que je trouve avec le voyage c'est, et qui fait que c'est aussi un moment où on se, je déteste le mot se ressourcer, mais il y a quelque chose qui se remplit, c'est qu'il n'y a pas beaucoup d'occasions dans la vie où finalement on n'est plus personne pour personne d'autre. On est toujours le mari ou la femme de quelqu'un, l'ami de quelqu'un, le fils ou le père de quelqu'un, le voisin de quelqu'un, le collègue professionnel de quelqu'un, on est toujours... en amitié, on a une vie, on a des voisins, on a un lieu de vie, et le voyage est peut-être le seul moment, la seule expérience réelle qu'on peut faire où, à moins de se mettre à parler, ce qu'on n'est pas obligé de faire, quand on est dans un train à l'étranger, dans un car, si on ne dit rien on est personne. On n'a pas d'histoire, on ne sait pas de quel pays on est, et c'est des moments d'oubli de soi-même que je trouve d'abord très précieux, parce qu'en fait ils font du bien, on s'oublie un peu, on est que dans la contemplation de ce qui nous entoure, et je pense que c'est très lié à l'écriture parce qu'au fond dans l'écriture aussi il y a un truc qui se joue avec l'effacement. C'est un peu paradoxal parce qu'en même temps c'est l'écrivain qui écrit, mais il doit accepter une certaine forme d'effacement. En tout cas dans le voyage je trouve que ça fait du bien. Et par rapport à l'immobilité moi ce n'est pas tant l'immobilité géographique qui me pèserait, j'ai la chance de faire des voyages, mais si je ne pouvais pas en faire, être toujours au même endroit encore pourquoi pas, mais c'est plus dans la répétition du toujours le même. Ça c'est dur. Et le moment de voyage est un moment où rien n'est pareil non plus. Même si on va tout près hein.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Ici en Belgique ce qui est pratique c'est qu'on fait 50 kms et on est carrément à l'autre bout du pays. Donc on est vite loin.

LAURENT GAUDÉ : Est-ce que vous avez déjà dormi à l'hôtel dans votre propre ville ? Question très indiscreète.

JÉRÔME COLIN : Eh bien non.

LAURENT GAUDÉ : Je recommande à tout le monde de dormir à l'hôtel au moins une fois dans son propre... même dans son propre quartier. Parce que c'est immédiat...

JÉRÔME COLIN : On n'est déjà plus chez soi.

LAURENT GAUDÉ : Oui, même si on n'est pas très loin, à quelques rues et bien on est tout à fait ailleurs.

JÉRÔME COLIN : La plupart du temps quand les gens dorment à l'hôtel dans leur propre quartier ce n'est pas avec leur propre femme hein.

LAURENT GAUDÉ : Je vous vois venir. Mais justement, moi je vous parle d'une expérience littéraire.

JÉRÔME COLIN : Ecoutez, vous êtes arrivé.

LAURENT GAUDÉ : Je crois qu'il vaut mieux qu'on s'arrête.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux



JÉRÔME COLIN : Oui. Merci beaucoup en tout cas.

LAURENT GAUDÉ : Merci à vous.

JÉRÔME COLIN : Je vous offre tous ces spéculoos.

LAURENT GAUDÉ : Tous !

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez les mettre dans vos poches, il n'y a aucun souci.

LAURENT GAUDÉ : Ce soir je suis Monsieur Spéculoos. Merci hein.

JÉRÔME COLIN : Avec plaisir. C'était un plaisir. Voilà.

LAURENT GAUDÉ : Merci beaucoup.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Laurent Gaudé sur La Deux